

LE COMPLEXE FRANCOPHOBIEN

Il est indéniable que certains milieux canadiens-français entretiennent à l'égard de la France contemporaine une hostilité qui peut s'élever jusqu'à la fureur pour peu qu'elle trouve de quoi s'alimenter. Et son appétit se satisfait souvent de très peu. La moindre parole d'un visiteur français, la plus petite maladresse d'un envoyé officiel provoqueront chez nous des clameurs indicibles, et le tapage ne s'apaisera pas sans que l'on ait repris le procès complet et circonstancié de l'accusée France.

Et je vous assure que l'on n'y va pas de main-morte. Pour ces inquiéteurs bénévoles, la France est en état de péché mortel depuis 1789; et je ne vois pas bien quel carême ou quelle pénitence nationale pourraient laver ce malheureux pays des crimes qu'il accumule depuis si longtemps.

Toujours est-il que nous avons notre attaque régulière de haut-mal francophobe à peu près une fois par année. L'an dernier, c'était l'affaire des "Enfants du Paradis"; voilà que l'on nous bat maintenant les oreilles avec l'incident Bernonville. A l'heure actuelle, après deux mois de hurlements effrénés, nos francophobes sont encore en plein délire et leurs poumons ne donnent aucun signe de faiblesse. On sert au gouvernement français à peu près chaque jour des avertissements comminatoires. Il ne doit pas ignorer que s'il ne cède pas ses pouvoirs immédiatement au vieux maréchal Nousvoilà, il devra se dispenser de l'approbation de Monsieur Baptiste Pas-fin ou de la Ligue du Sacré-Coeur de Saint-Frusquin-les-Huards. On imagine quel désarroi ces menaces peuvent jeter dans le coeur de Monsieur Queuille ou de Monsieur Auriol.

Il y a quelques jours, je feuilletais tout à fait par hasard une revue que j'appellerai pour les besoins de la cause la "Cavité orbitaire". J'avais cru tout d'abord qu'il s'agissait d'une publication professionnelle d'opticiens. Mon étonnement fut grand lorsque je réalisai que cet imprimé portait des jugements sur le monde en général et la France en particulier. Ces derniers ne péchaient assurément pas par un excès d'indulgence. Un Français de bonne race aurait rougi jusqu'aux oreilles en lisant ces lignes, où des observateurs splendidement informés de la politique française avant Napoléon dressaient le réquisitoire de leur pays.

Un monsieur qui en avait gros sur le coeur y déclarait péremptoirement qu'avec l'établissement de l'Etat français judéo-maçonnique, la France est maintenant une colonie juive fermement sous le contrôle d'Israël. Voilà qui ferme un chapitre de l'histoire!

Une Foire aux Lettres qui avait une petite saveur maison passablement suspecte était à peu près entièrement composée de dénonciations véhémentes de la France et des Français. Le grand crime de la France, à ce qu'il m'a semblé, est avant tout de n'avoir pas mis tous ses Juifs en sauce béchamel alors que l'armée d'occupation allemande était friande de cette cuisine.

L'immoralité actuelle de la France se trouve fustigée dans les pages de la "Cavité orbitaire" avec une éloquence qui fera sa marque et que l'on citera probablement dans les anthologies de la littérature canadienne. Aux yeux de nos Savonarole, la vie en France n'est qu'une immense partouze qu'ils évoquent longuement avec des bouffées d'indignation délectable qui les soulage de tous leurs refoulements.

Pauvre France et pauvres Français! Risée du monde! conclut un justicier qui se laisse gagner par la pitié. Le cher homme n'a aucune idée de l'agonie d'hilarité qu'il déclencherait lui-même sur les cinq continents si seulement il n'était pas le plus parfaitement inconnu des zéros zérotons.

Ces accès de xénophobie n'auraient aucun caractère de gravité s'ils visaient tout autre pays que la France. Mais notre situation présente exige que rien ne vienne entraver les échanges culturels que nous entretenons présentement avec la mère-patrie. Et toutes ces malheureuses querelles d'Allemands ont pour effet de refroidir les bonnes dispositions des Français à notre égard. Les crédits illimités d'affection et d'intérêt qu'on nous avait ouverts après la guerre se trouveront un jour gelés par suite de l'intempérante francophobie de quelques micro-céphales.

L'état d'esprit de ces malheureux peut être attribué pour une bonne part à la formation qu'ils ont reçue. Notre corps enseignant n'a jamais pardonné à la France d'avoir chassé les communautés religieuses, et la façon dont on enseigne dans plusieurs collèges l'Histoire de France et la littérature française se ressent de cette rancœur persistante.

Un facteur à ne pas négliger est encore cette naturelle susceptibilité des provinciaux vis-à-vis la métropole. De tous les visiteurs étrangers, on réclame uniquement des coups d'encensoir, et la moindre petite observation est prise en mauvaise part; ce qui n'empêche pas qu'on se réserve le droit de chapitrer verbalement ces mêmes visiteurs sur toutes les choses qui n'ont pas le don de nous plaire dans leur pays.

Mais il y a encore une autre raison. Certains Français parmi nous ont la détestable manie de nous faire participer à des querelles qui ne sont pas notre affaire. Espérant trouver pour leurs théories une approbation qui s'est dérobée outre-Atlantique, ils excitent au Canada-français l'hostilité à l'endroit de cette France d'aujourd'hui qui n'est pas exactement selon leurs désirs. S'il y a des gens qui ont mille fois mérité l'extradition, ce sont bien ces propagandistes du rapprochement entre le Canada-français et une France (la vraie, selon eux) qui n'existe plus depuis deux siècles.

Pierre LEFEBVRE

Samedi, 30 octobre à 8h.15

GIN PRÉSENTE

«DEAD OF NIGHT»

de Cavalcanti
et courts métrages
SERVICE D'AUTOBUS

Le QUARTIER LATIN

Directeur: PIERRE LEFEBVRE

Bien faire et laisser braire

Rédacteur en chef: NOËL PÉRUSSE

NOTRE JOURNAL INTERDIT!

LA CENSURE INTERVIENT BRUTALEMENT

Le seul hebdomadaire libre publié au Canada-français vient de se voir infliger le sort de ceux qui, chez nous, ont le courage de leurs convictions. Un émissaire de la censure a signifié à notre Président réuni en séance plénière qu'à l'avenir, le Quartier latin devra se soumettre à ses ordres ou cesser sa publication. Ni l'une ni l'autre de ces alternatives étant de nature à susciter notre enthousiasme, nous avons décidé de passer à la clandestinité. Le journal des étudiants "prend le Maquis".

Mais soyez tranquilles! On ne nous fera pas taire. Si tous nos rédacteurs, nos distributeurs et nos lecteurs veulent nous apporter leur aide, nous pouvons continuer la publication en dépit de toutes les menaces et de tous les coups que l'on peut nous porter. L'arrestation imminente de plusieurs membres du Conseil de Rédaction ne brisera pas notre volonté de résistance. Nous demandons à nos persécuteurs quel crime a bien pu nous attirer ce traitement inqualifiable. Il est inconcevable qu'en plein vingtième siècle, un journal d'étudiants soit interdit pour avoir fait des blagues. Nous prions nos lecteurs d'être prudents, s'ils ne veulent pas s'exposer à d'assez graves ennuis, dans l'usage de ce numéro clandestin. Ne le montrez qu'à des gens sûrs.

Petite chronique des jours difficiles

Tour de globe

L'O.N.U. et l'AGEUM ont eu des séances difficiles la semaine dernière. Les interventions de monsieur Vishinski ont suscité d'acrimonieux débats à la première, cependant qu'à la seconde, la demande d'enquête royale sur l'Association, formulée par un délégué, soulevait une tempête aussi violente que brève. Onctueux et superbe, le président Guy Pratt s'empessa d'interposer sa vaste personne entre les adversaires; les ruissellements sirupeux de son éloquence panadelphique eurent tôt fait de radouber la galère de l'entente qui pût enfin cingler vers le port des discussions constructives.

Les Phynances

Le budget de l'Association des étudiants sera présenté au Conseil, discuté et voté mercredi de cette semaine. Tous les étudiants, particulièrement les méfiants, les quinteux et les insatisfaits, sont instamment priés d'assister à cette importantissime réunion. Aucune place ne sera réservée; les premiers arrivés seront les premiers servis. Ren-

dez-vous donc de bonne heure, le mercredi soir, à huit (8) heures, en D'225. En guise de rafraîchissements, monsieur Gilles Bergeron, délégué de Poly, dira quelques poèmes de son crû vers la fin de la soirée. On s'attend à un succès monstre.

Le grand monde

Le conseil de l'AGEUM assistait la semaine dernière au mercredi littéraire de la Poutine. Le pianiste Chaledski, de passage dans la métropole en route pour Caughnawaga, y interpréta sa Rhapsodie en do courbé, suivie de quelques Variations sur un thème de bachalauréat. Monsieur Jean Gélinas y lut les deux premiers actes de sa tragédie sociale et culturelle: "Notre Temps". Jean-Marc Léger répondit brillamment aux questions de l'auditoire au sujet de sa nouvelle théorie politique, le Cataclysme gaullo-monarcho-marxiste. Pour finir, l'abbé Llewellyn lut avec beaucoup d'esprit une ballade de monsieur Esdras Minville.

Dans les sports

Monsieur Roger Duhamel, de l'Académie Duhamel, rédigera à l'avenir l'éditorial sportif du Bulletin paroissial.

Roméo Vézina suit présentement un entraînement intensif au camp Maupas en vue de sa partie de parchési contre le champion international Yakapa Fersa. Son manager annonce qu'il est en excellente forme.

Poursuivant sa marche vers une organisation sociale intégralement communiste, le gouvernement russe vient d'édicter une nouvelle désignation pour le jeu d'échec. Le Roi devient le Soviet Suprême, la Reine la Guépéou, la tour prend le nom de Kremlin, le fou celui de Commissaire, et le cavalier celui de Tovaritch. Enfin, les pions deviennent des moujiks. On entendra donc à l'avenir: "Ma guépéou mange un de tes moujiks et fait échec au Soviet Suprême" et chacun tentera de réaliser le gambit du commissaire. On aura ainsi chassé de ce jeu collectivisé les souvenirs d'un monde monarcho-fasciste à son déclin.

Dernière heure

L'annonce de notre interdiction par la censure aura soulevé l'indignation de nos lecteurs. Nous demandons à tous de nous aider dans cette épreuve et d'assurer une large diffusion à une feuille qui ne craint pas de paraître dans la clandestinité plutôt que de se soumettre à des directives incompatibles avec son honneur.

Pierre LEFEBVRE



AUTANT EN EMPORTE LE VENT



Pour une éthique de la critique

par Noël Pérusse

La critique est peut-être le seul genre littéraire où je n'admets pas la mauvaise foi. Presqu'à regret d'ailleurs, la mauvaise foi, et surtout la foi simplement douteuse, demeurant de toute éternité, avec la peinture des mauvaises mœurs, la grande tentation de celui qui écrit. Mais si je refuse au critique le premier de ces deux avantages réels, concédés au littérateur comme une manière de compensation des mille et... une... deux... trois... des mille et quatre tracasseries qu'il a par ailleurs à souffrir, — le second lui étant automatiquement retiré du seul fait que sa fonction lui interdit de peindre avec complaisance les mauvaises mœurs de l'écriture: fautes de style, péchés de construction, copulations illicites, etc. (1), — qu'il n'aille pas croire pour tout cela que je le fais à la seule fin de l'embêter et de lui retirer des lecteurs qu'il a incontestablement plus nombreux que le littérateur. Je veux seulement lui conférer une dignité, non pas plus grande, mais différente de celle du littérateur, je veux en faire un monsieur sérieux et, — c'est beaucoup exiger, — honnête. Je veux proposer une éthique de la critique, bien convaincu qu'il en est plus que temps.

Quand je parle d'honnêteté chez un critique, il va sans dire, j'espère, que je ne fais aucune allusion à cette pratique que d'aucuns ont, paraît-il, de commun avec les barmes, du pourboire — en espèce ou, plus souvent et plus subtilement, à la faveur de ce qu'on appelle, dans le monde, un échange de bons procédés. Ces gens qui ne méritent pas de vivre, ne méritent pas davantage qu'on en parle.

Mais la malhonnêteté, comme la grâce, a parfois des cheminements assez mystérieux. D'ailleurs, à vrai dire, il ne s'agit pas proprement de cheminements, le mal se trouvant au dedans du critique. J'imagine le sourire épanoui que je vais amener sur la face de mon lecteur, — et que je me garde bien de lui défendre, — en proposant une vertu aussi peu littéraire que l'humilité. Et pourtant je tiens cette qualité, si peu portée qu'elle soit chez ce qu'on a appelé la gent porte-plume, pour essentielle chez le critique au même titre que chez l'homme de sciences. — Je devrai d'ailleurs reprendre la comparaison. — En tout cas, je suis sûr de me faire bien comprendre si je dis qu'elle est pour lui ce que la coquetterie et la présomption sont au littérateur et au philosophe.

La tentation est bien forte pour moi, comme pour quiconque s'amuse à l'analogie, de forcer la comparaison, d'assimiler tout à fait à la science la critique. Bien sûr, je dépasserais ma pensée. Mais il me semble que j'indiquerais alors assez bien cette presque égale nécessité que je crois inhérente aux deux modes d'inquisition, de la soumission à l'objet. Je n'en ai pas du tout contre le subjectivisme, ni même contre l'impressionnisme. Mais j'entends dénoncer ici toute une jeune critique (comme on dit

le jeune clergé), éminemment prétentieuse, qui semble vouloir systématiquement se substituer à la littérature qu'elle commente, ne voir dans les auteurs abordés que prétextes à nous passer (comme on dit d'une pièce de fausse monnaie) le fruit de sa propre méditation, à écouler sa production. Evidemment cette critique pourrait se réclamer de Thibaudet qui, comme l'a bien indiqué Rousseau, faisait à l'occasion de ses lectures du Thibaudet. Mais je pense que Thibaudet présente un phénomène assez exceptionnel pour qu'il ne soit pas prudent de l'invoquer. D'ailleurs, je crois bien que cette postérité dont Sartre se fiche un bon coup, voudra voir en lui un très précieux témoin de la vie des livres bien plus qu'un véritable critique.

Mais je me rends compte que c'est parler bien fort pour dénoncer un mal qui, à la vérité, n'est pas si grand, — le jeune critique étant à la vérité bien vite rendu au bout de son rouleau! — et dont il guérirait facilement en enrichissant le patrimoine littéraire d'une plaquette ou deux, comme les romanciers passeraient leur mauvaise manie de raisonner en faisant de l'essai. S'il a semblé que j'ai élevé le ton, c'est que la mauvaise habitude que je viens de flétrir procède de ce même péché capital que je considère comme le grand empêchement à une critique honnête, la vanité, et qui entraîne avec lui bien d'autres maux. Après la substitution de leur petite personne à celle des auteurs étudiés, je veux dénoncer, chez nos jeunes critiques, leur culture empruntée.

Nous assistons présentement au spectacle assez comique pour qu'il mérite un peu notre indulgence, d'une vaste inflation de la culture. Nos jeunes critiques n'ont pas manqué, évidemment, de fréquenter leurs grands aînés français, pour prendre la manière. Ces fréquentations dont on ne saurait dire si elles sont bonnes ou mauvaises, les ont laissés un peu éblouis, grisés même. Ils ont voulu s'essayer eux aussi à ces vertigineux jeux de casse-cou de la géométrie critique: ils ont voulu tirer leurs parallèles, établir d'ingénieuses perspectives, etc. Ils n'ont rien voulu négliger non plus des apports de la géographie, de la géologie, de la climatologie, de l'océanographie, et même de l'histoire, à la critique: ils n'ont pas voulu résister à la grande tentation de la recherche des influences du sol et du sous-sol, du climat, ils ont voulu intégrer chaque auteur à un courant et le placer à un tournant. J'irais bien jusqu'à parler ici d'architecture-paysagiste, sans trop rien forcer. Mais je sens combien j'ai déjà compromis, en m'amusant, ma réputation d'homme sérieux, et je m'empresse de ressaisir, avant qu'il ne m'échappe,

l'objet de mon ire, comme on dit dans les mots-croisés.

Cette critique savante, et qui se veut innocemment satisfaisante elle-même, comporte de graves dangers pour des débutants. Ce besoin discutable (on l'a discuté) de situer chaque livre d'un auteur dans l'ensemble de son oeuvre, pour bien marquer, n'est-ce pas, où il en est rendu dans son itinéraire spirituel; de situer son oeuvre dans une littérature, cette littérature dans la littérature universelle, et d'indiquer au passage la place de la littérature dans les bagages que traîne avec elle la pauvre caravane humaine, ce besoin entraîne la nécessité d'une culture astronomique que ne peuvent nécessairement pas posséder nos jeunes critiques d'un peu plus de vingt ans. La tentation devient alors extrêmement pressante pour eux d'aller demander à Maurois ou à Brodin — bien commode, Brodin — ce qu'ils n'ont pas le loisir d'acquiescer patiemment par la fréquentation des maîtres mêmes. Et c'est ainsi qu'il nous était donné de lire il n'y a pas si longtemps un tout jeune critique, — qui pratiquait maintenant ouvertement le visage qu'il cherchait naguère à camoufler un peu, — et qui vous situait en un tournemain, dans l'espace et dans le temps, n'importe quel bouquin de quelque auteur que ce soit, tant français qu'américain — Brodin devenant de plus en plus commode. D'autres se réfèrent à l'occasion, et parce que ça fait bien, à la Bible ou à Saint-Jean-de-la-Croix qu'ils n'ont évidemment pas lus, mais qu'il est bien tentant de faire semblant d'avoir lus pour épater d'orthodoxes compatriotes qui ne se risquent guère à de pareilles lectures.

Qu'on m'entende bien: loin de moi l'idée d'exiger d'un critique qu'il ait lu tout Dante et tout Marivaux pour qu'il lui soit permis d'employer les mots *dantesques* et *marivaudage*, mais je pense qu'on ne devrait pas pouvoir parler impunément d'univers mauriacien sans en bien connaître toutes les planètes, de climat malrauxien, d'atmosphère greenienne et d'inquiétude giddienne sans avoir assidument fréquenté Mauriac, Malraux, Green et Gide. J'en fais simplement une affaire d'honnêteté envers le lecteur, puisque celle-là qu'on devrait avoir envers soi-même m'a tout l'air d'avoir perdu beaucoup de sa signification. Pour ma part, je trouve profondément immorale cette façon qu'ont nos jeunes critiques, d'usurper un prestige qui rend le lecteur plus confiant dans le temps même qu'il risque davantage d'être abusé. Il serait si simple, il me semble, quoique, j'en conviens, moins glorieux, de se donner tout simplement pour ce que l'on est, d'aborder un ouvrage avec son petit bagage de lectures, de ne pas tant chercher à en établir la longitude et la latitude qu'à rendre compte aussi fidèlement que possible de la réaction intime de sa personnalité dans le choc reçu du contact momentané avec celle d'un autre que soi, c'est-à-dire, en somme, de juger.

Ah! ce qu'il m'en a fallu de courage pour lâcher le gros mot, quand il est du dernier chic, pour nos jeunes critiques, de ne pas juger parce qu'il est d'une suprême élégance de ne pas se tromper! Je comprends qu'un vieux critique au déclin de sa carrière, désabusé probablement, s'abstienne de juger pour s'adonner plutôt à une tâche de savantes classifications à la manière de Thibaudet. Mais je n'admets pas cette répugnance au jugement

qu'affectent nos jeunes critiques, je lui trouve même une allure contre-nature qu'on voudra bien me passer, puisque je tombe là-dessus d'accord avec celui dont ils pourraient à la rigueur se réclamer, Thibaudet: "Il est naturel et il est bon que la jeune critique soit une critique de jugements, de jugements durs, massifs, pittoresquement assésés". Voilà qui va probablement valoir au grand Albert bien des reniements de la part de nos jeunes délicats de la critique, uniquement préoccupés, comme le curé de la chanson, de s'en tirer élégamment, mais je ne pense pas qu'il s'en plaigne.

Eh bien, ça n'a l'air de rien, mais voilà dénoncés les abus d'une critique qui ne devrait plus pouvoir se sentir aussi à l'aise dans ses tentatives de substitution de la critique au critiqué, dans sa culture d'emprunt et sa démission de jugement. J'ai nettement l'impression de n'avoir pas combattu de moulins à vent. J'ai proposé une morale; qu'on me soit reconnaissant de n'avoir pas fait de casuistique.

(1) Il trouve d'ailleurs à se reprendre dans les biographies d'écrivains, et il faut dire qu'il n'y manque pas.

Marian Anderson

Cette grande artiste, qui s'était déjà révélée par ses enregistrements, donnait le 19 octobre dernier le concert inaugural de la série des concerts universitaires. Un programme fort varié, allant du classique au "negro spiritual" mit bien en relief le fini et l'exceptionnelle qualité de l'art de la chanteuse nègre.

Toujours à l'aise; quelles que soient les difficultés de l'oeuvre, Marian Anderson réussit des interprétations qui animent et colorent une pièce lui donnant ainsi une valeur qu'elle ne possède pas toujours en elle-même. Les techniciens pourront discuter sa façon de déposer ou de couler certaines notes de l'aigu ou du grave, ils devront cependant admettre sans conteste les dons merveilleux de cette artiste. L'étendue du registre, la richesse du timbre, la finesse de l'expression, toutes ces qualités qui sont la marque de la véritable cantatrice, Marian Anderson les possède à un degré supérieur. Elle échappe de plus à la lourdeur qui affecte souvent le genre contralto et tout en conservant une puissance extraordinaire, elle sait faire preuve d'une souplesse remarquable. Mais on diminue en les isolant chacune de ces qualités. Ce qui plaît, c'est les retrouver fondues ensemble dans une même émission vocale pour le plus grand bonheur de l'auditeur.

Il convient de souligner l'intelligent appui qu'a reçu Marian Anderson de

la part de son accompagnateur M. Rupp. Le rôle trop ingrat de cette catégorie d'artistes ne doit pas nous faire oublier la part importante qu'ils prennent au succès des vedettes. La participation de M. Rupp a été impeccable.

Il nous reste à féliciter la Société Artistique du bon goût dont elle a fait preuve dans le choix de ses artistes. Si les autres concerts sont du même calibre que celui de mardi dernier, et il n'y a aucune raison d'en douter, l'Université aura connu une saison musicale plus qu'intéressante.

Paul-Émile BLAIN

Remerciements

Noël Pérusse, sa soeur Cécile et leur famille remercient ceux qui leur ont témoigné leur sympathie dans le malheur qui les a récemment frappés.

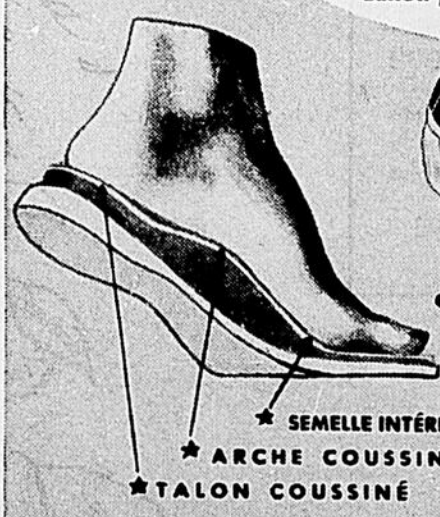
Une chaussure "express" pour le ballon-panier!



FLEET FOOT

La chaussure des Champions!

Et quelle chaussure! — La Fleet Foot "Basketball". Quelle impression de confort dès que vous en chaussez votre pied. Elle le supporte parfaitement et lui donne une agilité insurpassable. Essayez-la... Pour un départ rapide comme l'éclair, un virage subit ou un arrêt brusque, sa semelle extérieure, à succion, adhère au plancher et élimine tout danger de glisser. La semelle intérieure, en caoutchouc éponge, à l'épreuve des chocs, l'arche et le talon coussinés aident à éliminer toute fatigue du pied. L'intérieur de la chaussure est doublé, suivant un procédé breveté, d'un tissu lisse qui prévient toute irritation. Le bout et la cheville renforcés assurent plus de protection. Rien d'étonnant que la Fleet Foot "Basketball" soit la favorite de toutes les ligues de ballon-panier!



- OEILLETS RÉSISTANTS
- FORME SEYANTE ÉTUDIÉE
- EMPEIGNE AÉRÉE
- LARGE LANGUETTE, DOUBLÉE DE FEUTRE

- ★ SEMELLE INTÉRIEURE AMORTISSANTE
- ★ ARCHE COUSSINÉE
- ★ TALON COUSSINÉ

La semelle à succion s'agrippe littéralement au plancher. Impossibilité de glisser.

DOMINION RUBBER COMPANY LIMITED

"LA JEUNE FILLE VIOLAINE"

DE
PAUL CLAUDEL

interprétée par

LE THÉÂTRE MÉLINGUE

À l'Université — le 29 octobre

Billets: 75¢ — 1.00



LES ARTS



Ils lui ont dit...

Pascal a revu sa campagne, en cette journée de soleil et d'air pur. Et tout son message lui est parvenu, à travers le lac, les arbres, la route et les champs.

Le lac lui est apparu comme une éclaircie au milieu du tumulte. Il a comparé la vie à cette onde claire et profonde: tant que quelque vent n'en agite pas la surface, le miroir reflète sans cesse le bleu d'en haut. La paix véritable est dans les profondeurs, là où le bruit parvient à peine. Mais qu'on agite seulement du doigt la surface de l'onde, et tout se trouble en un moment, se répercute au loin. Ainsi en va-t-il pour l'homme. Il chante la joie de vivre, l'insouciance du moment. Mais que quelque orage vienne se mêler à son souffle quotidien, vite tout se précipite, et sa quiétude est troublée. Mais malgré tout, chaque jour, il doit chercher à garder calmes, les heures qui ne reviennent pas. Car Pascal a écouté la voix calme et suave du lac, dont le flot limpide lui donnait la sérénité, et cette voix lui a dit: "Chante".

Pascal a vu ensuite les arbres: les grands pins aux aiguilles odorantes, les hêtres à la couronne puissante, les peupliers au feuillage frissonnant, les bouleaux à la ceinture blanche. Les plus petits cherchant dans l'ombre des grands la protection du vent et du soleil trop ardent. Les uns centenaires et graves, les autres jeunes et frêles. Mais les uns et les autres, tous obéissent à la loi de la nature: vivre. C'est ainsi que se perpétue l'œuvre de Dieu, qui touche l'homme d'admiration. Et dans la paix des grands bois, pendant que le vent chante dans les ramures, que les oiseaux piaillent en liberté, les arbres lui ont dit: "Vis".

Puis la route lui est apparue sous le soleil rutilant, toute blanche et poudreuse, invitante. De chaque côté couraient des fossés bordés de fleurs sauvages qui sentaient bon la campagne. Quelques nuages passaient là haut, et leurs ombres se posant sur la route, semblaient de grands fantômes qui se poursuivaient. La marche s'avérait agréable, et Pascal se disait combien il est facile d'avancer ainsi, sur un chemin plat, sans obstacle et sans heurt. On peut aller droit devant soi et ne rien craindre. Combien la vie est toute différente, et plus accidentée son parcours; et surtout comme il faut prendre plus de temps pour atteindre le but. Ainsi pensait Pascal tout en respirant l'air pur et le vent frais. Et la route lui murmura: "Persévère".



INSTITUTION
CANADIENNE-FRANÇAISE

LABORATOIRE NADEAU
LIMITÉE

FABRICANT DE PRODUITS
PHARMACEUTIQUES

RENTRÉE MARQUANTE

(Concert du 15 octobre)

Le jour n'est pas loin où, à la vénérable confrérie des "Concerts Symphoniques de Montréal", je préférerai définitivement l'Orchestre des Jeunes. Car, si tant est que l'art n'est pas seulement une "bonne habitude" mais aussi création et transfiguration, j'estime que celui-ci répond mieux que l'autre à ses exigences.

L'audace apportée à l'élaboration du dernier programme témoigne d'une ferme volonté de laisser à d'autres l'ennui des sentiers battus. Ce disant, je pense surtout au "Poème" de Chausson que peu souvent l'on s'aventure à jouer. Je pense aussi au "Concerto en ré" pour violon de Mozart, présentant de fortes difficultés d'exécution, que l'on a pourtant rendu avec une étonnante fermeté.

Noël Brunet, artiste invité, toujours calme, interprète avec la particularité qu'on lui sait le Concerto et le "Poème". Je dis bien "interprète" et non pas simplement "joua". Je

suis de ceux qui admettent qu'un artiste (pas un technicien...) peut et même doit interpréter une œuvre à condition de n'en point fausser le sens. A ce propos, je me souviens de tel Concerto joué par M. Brunet à Toronto et qui fit pâlir maints puritains.

On fait la nuit dans la salle. Près de moi, un bourgeois semble regretter de se taire. Pas moi... Et c'est la merveilleuse Ouverture "Grotte de Fingal" de Mendelssohn. On jouera aussi "la Charpente" du compositeur canadien Maurice Blackburn. Certains n'y ont vu qu'une assourdissante cacophonie. C'est faire montre d'un hermétisme ridicule, mais peu surprenant chez nous. En fait, "la Charpente" révèle une vigoureuse texture tonale à forme descriptive où l'on peut détecter l'influence conjuguée de Wagner et des Modernes. Le tout se terminait par le rituel "Bolero" de Ravel. Vraiment ça devient une

obsession. Ironie du sort sans doute, ce fut la seule pièce ratée, en partie du moins; les solistes avaient le tract.

Dans l'ensemble, les cordes (et en particulier les violons) ont fait montre d'une sûreté remarquable.

A ma GAUCHE (l'ironie s'envenime...), un curé cléricalement installé faillit gêner la soirée. Il discutait avec ce qui me parut être sa ménagère de la vente des billets pour la messe de minuit. Heureusement, les grognements du public réussirent à la lui faire boucler.

Dans la salle, un grand emballage, des bravos, une assistance honnête, mais que l'on voudrait voir plus nombreuse encore.

Raymond-Marie LÉGER

P.S. ces quelques notes discursives en MARGE d'un concert n'ont aucune prétention à la critique officielle.

L'exposition

de

GABRIEL FILION

Gaby Filion est un des rares peintres que je connaisse où l'on voit une unité complète entre la vie et l'œuvre.

A force de regarder des peintures et d'essayer d'en découvrir la vie plastique pour qu'elle fasse son travail coutumier dans mon intelligence et dans ma sensibilité, j'ai cru remarquer plusieurs degrés dans la valeur des peintres.

Certains peintres se laissent tout simplement aller à leur instinct créateur par le chemin des techniques acquises. Leurs toiles ne sont que des moments éparés et sans signification. Ces peintres ont souvent l'impression du vide intérieur et sont forcés de recourir à toutes sortes de "divertissements" pour le remplir. Leur œuvre brille, intéresse, mais ne dure pas.

D'autres peintres, et c'est la grande majorité des bons peintres, vont plus profondément dans l'expression de leur instinct créateur. Celui-ci est tellement particularisé et lié à certaines conditions de tempérament ou de recherche intellectuelle qu'il ne peut s'exprimer tout de go. Il lui faut une technique appropriée, et c'est la grande recherche, parfois dans l'angoisse, d'une forme capable d'expression. Ces peintres sont vraiment créateurs et leur œuvre donne une joie qui ne s'efface pas.

Mais d'autres peintres, et ce sont les plus grands, sont aux prises avec un tout autre drame. C'est leur vie même qu'ils ne peuvent séparer de leur instinct créateur. Ils n'ont pas cette heureuse faculté de s'abstraire d'eux-mêmes pour peindre. Ils entraînent leur sensibilité et toute leur vie intérieure dans tous les moments de la vie, et leurs actes ne sont jamais gratuits.

C'est en vain qu'ils veulent s'en défaire. Dès qu'ils tiennent le pinceau, dès qu'une forme s'inscrit sur la toile, ils se sentent obligés de lui faire exprimer avec gravité l'acte même de leur vie, comme si de ce coup de pinceau dépendait le sort du monde.

La facilité leur est impossible. Que peuvent-ils faire à ce moment: unifier leur vie pour qu'elle puisse s'exprimer. Comme un ingénieur, comme un médecin, s'il veut faire une œuvre complète, tâche d'unir dans la pratique d'un métier acquis et aimé tous les besoins de sa vie matérielle et spirituelle, ainsi ces artistes cherchent à synthétiser dans la pratique de leur métier de peintre, les mêmes besoins, et en particulier la poursuite de la grandeur, de la hardiesse, de l'humilité, de la force et de la charité. Cette entreprise est d'une extrême difficulté, mais elle marque la toile.

L'œuvre se tient aussi fermement qu'une créature autonome et généreuse, et sa vie est parfaitement synthétique. Plus on la regarde, plus elle demeure immobile et vivante à la fois. Aussi vigoureusement achevée dans son ensemble qu'elle a été longuement préparée dans ses éléments par la vie et les innombrables tentatives de l'artiste.

Telle est l'œuvre de Gaby Filion. Allez voir ces dessins, ces admirables dessins comme dit Pierre Vadeboncoeur, qui sont aussi rigoureux que sensibles et qui donnent véritablement, réellement la joie des yeux (avec tout ce qu'elle implique) à tous ceux qui s'y arrêtent.

Devant eux, je crois sans hésitation à la puissance d'expression de l'art, à ce mystère qui m'a toujours paru admirable d'une création vivante par des moyens matériels.

Ses peintures, d'un métier plus difficile, n'ont pas encore atteint à la même perfection d'expression. Elles demeurent cependant singulièrement amples et vigoureuses.

Jacques DUBUC

ENGAGEMENT DE LA LITTÉRATURE

par Maurice Blain

— II —

Pour éviter toute confusion et limiter l'enquête à quelques notions essentielles, ⁽¹⁾ revisons certains points de la thèse de l'engagement, et à partir d'eux tentons de reconnaître la dignité de la fonction créatrice dans l'œuvre littéraire.

1 - Le thème responsabilité véhicule celui d'engagement. Du côté de l'homme, il signifie la tension d'un ressort caché: l'inclination inéluctable au témoignage social, au témoignage révolutionnaire. C'est la perpétuelle mise en échec de la solitude de l'individu et de la non-participation de l'esthète, diversions au sein de l'adhésion totale de la communauté humaine. Aussi, en appliquant à la littérature un postulat de la métaphysique existentialiste, Sartre ne faisait que prolonger, avec une logique extrême, et jusqu'à sa limite propre, une ligne fondamentale de la pensée. Il faut bien ici discerner l'étroite parenté entre les termes réalité sociale, liberté, responsabilité et engagement. Mais ce réseau d'apparence infrangible n'emprunte-t-il pas lui-même sa cohésion dans la relation réciproque du réel à la personne, et de la personne au réel? Autrement dit: avant de poser ses jalons et de nous amener avec une grande vigueur démonstrative à la thèse de l'engagement, Sartre n'a-t-il pas omis de nous avertir qu'il préjugeait de l'autonomie de la personne? Car en fin de compte, c'est elle qui est implicitement mise en cause. Et l'engagement de la littérature coïncide avec l'engagement de la personne.

Si je dis en effet de l'être qu'il est incommunicable, absurde, étranger à l'homme avec qui il a pourtant partie liée de toutes ses forces obscures; et que la seule vocation admissible pour moi, et aussi ma seule autorisation, relève de la puissance d'attraction de ce rapport, d'une aimantation insurmontable vers le réel à qui je dois conférer par l'action un sens contemporain, un mode d'être nouveau, (entendez: être social révolutionnaire), je supprime l'entité personnelle de l'homme parce que je lui enlève toute possibilité d'être seulement soi, sans le secours du réel. J'oublie délibérément que l'homme détient le pouvoir de vie intérieure et de solitude, par quoi il se suffit à conduire une démarche intellectuelle libérée de la contrainte d'une participation nécessaire. Voilà pourquoi la consigne de Sartre, (celle de la littérature engagée), fondée sur un empire intérieur de liberté mais justifiée seulement par l'accomplissement dans le réel de cette liberté, ne m'apparaît pas tellement étrangère d'intonation à l'enrôlement marxiste, avec qui on lui reprochait d'abord d'entretenir ses intelligences.

2 - L'abus excessif, chez Sartre, du mot liberté, appuyée tantôt sur une métaphysique dialectique, tantôt sur un empirisme matérialiste, nous laisse au regard de sa philosophie fort mal à l'aise pour utiliser valablement cette notion dans la littérature. L'engagement étant un fait auquel l'écrivain ne peut se dérober, je ne vois pas comment, aux yeux de Sartre, une œuvre d'art peut prétendre ne rendre compte que de beauté formelle, d'une certaine transcendance de la poésie sur le moment historique. Même si elle veut faire triompher dans la littérature la part de la situation, la philosophie existentialiste ne peut rejeter la part de l'homme. Pour connaître le chemin véritable de cette liberté, tout revient donc de savoir à quelle enseigne loge le secret de la permanence de l'œuvre littéraire.

Sartre nous propose aussitôt un lieu d'asile: l'expression d'un réel provisoirement justifié par la nécessité d'une transformation sociale. L'œuvre doit signifier un état de cette transformation. Mais si le fluent de l'histoire dont l'époque contemporaine ne constitue qu'un chaînon, entraîne la révision perpétuelle de ce réel, et aussi de la vérité poétique par quoi l'œuvre d'art sera marquée d'un caractère universel, l'écrivain engagé échappe par là même à la condition de la fonction créatrice qui en est une d'actualité et d'indépendance. (Chaque arbre, par une mystérieuse alchimie, trouve dans un sol différent une même nourriture). Je crois bien que l'erreur s'insinue chez Sartre au moment précis où il refuse à l'homme le pouvoir de surmonter sa situation contemporaine. Il y a dans l'humain quelque chose d'éternellement jeune et actuel, et par delà le mouvement des siècles. La civilisation grecque, comme la Renaissance et le Classicisme, n'est si proche de nous que parce qu'elle nous offre certaines ressemblances essentielles avec notre paysage spirituel. La liberté de l'écrivain ne consiste plus à accepter ou non son époque, mais un moment de l'homme.

3 - Le service d'une vérité momentanée que revendique la thèse de l'engagement m'apparaît comme une crise d'actualité, mais surtout comme une menace de division au cœur même de la vérité. Sartre reniant toute échelle de valeurs dont il ne s'éprouve d'abord le fondement, nous installe, malgré qu'il prétende s'en tenir au réel, en plein relativisme. Et le plus grave est que le caractère supposé objectif de ce réel, de cette nouvelle table de valeurs rajustée à l'optique existentialiste se propose, et exclusivement, le fondement d'une œuvre d'art. Je prévois déjà que la littérature en soit contrainte à réduire son champ de prospection ou à désorienter sa recherche pour permettre, en "ces temps qu'agis-

sant par nos mains", la naissance d'un concept de vérité poétique affreusement mutilé. L'artiste d'aujourd'hui pourra peut-être s'y reconnaître, embrasé qu'il est d'action sociale. Mais je ne suis pas sûr que la prochaine génération ne s'y trouve un peu à l'étroit, gênée qu'elle sera de se confronter avec l'écrivain d'avant Sartre, et même avec ses contemporains restés fidèles à l'enseignement de l'humanisme traditionnel.

A quoi Sartre répliquera que la vérité de l'homme (et donc celle de la poésie) se fait, que la crise momentanée achevée de lui rendre sa vraie mesure, celle du témoin d'une société qui entreprend de reconstruire ses assises. Je crains que l'intégrité de la personne ne soit une fois de plus assignée par une telle directive. L'œuvre littéraire reflète toujours un certain visage de l'homme et diffère. Il s'agirait alors pour l'individu contemporain de préparer l'avènement d'une vocation d'homme pleinement valable, et (toujours selon Sartre) d'achever la formation d'un mythe universel d'humanité, d'une notion-type. Qui pourrait d'ailleurs bien ne plus correspondre, dans quelque temps, qu'à une belle construction de l'esprit. En assignant à la littérature cette mission d'exprimer une crise momentanée de l'homme, c'est la grandeur de l'homme lui-même qui est en fin de compte menacée, toute chance de se dépasser en lui-même lui étant coupée.

A quoi conduisent ces trois remarques? à ceci: L'homme n'a jamais cessé, depuis que le langage lui a été donné pour communiquer toutes les incidences de son drame, et invoquer pour sa propre confirmation le témoignage de d'autres hommes, de traduire l'inaliénable de sa condition temporelle, qui est une certaine tradition spirituelle. Il en a tiré la transcendance de l'œuvre d'art par la beauté du paysage et la richesse d'intonation. Intonation irremplaçable, d'autant plus universelle dans son pouvoir de signification qu'elle est plus individuelle dans son pouvoir d'émotion. C'est, à mon sens, ici qu'est visible la brèche la plus considérable dans la thèse de l'engagement. La littérature représente cet effort pour sauver le spirituel du mouvement de l'histoire, pour empêcher l'homme de perdre tout à coup un sens, celui de sa propre éternité. Elle n'est autre chose que la merveilleuse coïncidence en un lieu prédestiné d'une vocation et d'une fidélité.

Si nous prenons le thème par un autre biais, celui que l'appellerai l'organisation intérieure de l'œuvre littéraire, nous arriverons peut-être à la même conclusion qu'en interrogeant l'homme lui-même. Surtout pourrions-nous reconnaître que la thèse de l'engagement laisse échapper l'élément essentiel de la création littéraire.

La littérature, ou l'écrit, oppose au perpétuel devenir de l'histoire, et ainsi à la réalité sociale, une volonté de stabilité par où elle s'efforce d'échapper à la "situation". Mais le créateur, toujours contemporain à un moment historique déterminé, et en quelque sorte son prisonnier, se voit bien forcé d'utiliser les matériaux qui lui sont fournis par cette situation. Pour lui le problème se pose de donner vie à ces matériaux, de les charger de l'intérieur d'une qualité et d'une densité de signification qui leur permettent de lui survivre, une fois transformés, et détachés de lui. Aussi bien la création littéraire qui est pour son créateur une "action actuelle", située dans le temps par l'objet et l'effort, devient pour le lecteur "à qui elle est destinée" un geste dépassé, pour lui inutile. Le chant de l'œuvre puisera toute son éloquence dans cette libération, dans cette étonnante permanence inconditionnée.

La thèse de l'engagement qui prétend solliciter de l'œuvre littéraire une si étroite intimité avec le champ historique du réel, matériel et circonstance, ne provoquerait alors plus que sa lente décomposition. La vie intérieure de la littérature trahit précisément cette résistance au mouvement de l'histoire. Elle tend tout entière à transcender la situation qui l'a fait naître et les déterminations sociales qui lui ont conféré son caractère propre pour "se fixer dans une autre dimension de l'espace humain". Son signe définitif est celui de la durée, de l'universel: de l'humaine condition.

Le souffle qui possède le créateur et la magie incantatoire que dispense son œuvre témoignent en fin de compte du même pouvoir et de la même volonté: l'évasion. Ce qu'il y aurait eu à retenir de la thèse de l'engagement: la difficulté d'effacer l'empreinte de son temps, n'est plus pour nous valable qu'en dénonçant l'asservissement de la littérature. Car la vocation réelle de l'écrivain nous apparaît, au terme de l'examen, comme un effort de dépassement et de libération. La littérature, si elle veut établir entre les civilisations cette communauté spirituelle impérissable, ne peut s'identifier qu'avec la tentative éperdue de l'homme non plus de s'engager, mais de se dégager.

1. Le lecteur me rendra grâce, je présume, de lui épargner tout l'odieux d'un examen en forme.

N.D.L.R. L'auteur de cet article a la bonneur d'échapper aux sévérités de la CENSURE, la longueur de ses textes essoufflant vite la poitrine d'Anastasia. Tout l'insidieux de ce procédé ne manque pas d'une habileté digne d'un bon guerillero.

CONVERSATION ANGLAISE

Cours particuliers et cercles d'études. Méthode pratique et rapide. Professeur pourvu d'un diplôme pédagogique bilingue de l'Ontario.

Mlle M. A. LEMAIRE
MA. 1886

La Médecine pour tous

L'alopecie galopante

Une maladie terrible, qui frappe traitreusement ses victimes dans la force de l'âge, et contre laquelle la science ne possède aucun recours. Sa marche varie de vitesse selon les sujets mais rares sont ceux qui échappent au fléau. En l'occurrence, le fléau se présente sous l'aspect bénin mais non moins traître d'un peigne. Le malade se voit frappé de cette étonnante infirmité sans pouvoir réagir. En effet, lorsque l'alopecie ose se dévoiler, c'est que plus rien ne peut entraver son progrès. Certains industriels ont voulu laisser aux alopetiques des espoirs de guérison; des pommades, des tisanes, des graisses inondent le marché et leur tête mais on abuse d'eux car l'alopecie se moque de ces traitements. Peu à peu les rivages de la chair s'avancent

VIA MEDICINA

"Via Medicina" reprend ses activités. Cet organisme universitaire est peu connu mais il mérite de l'être plus. Il se propose d'étudier les problèmes de médecine étrangère ou missionnaire et, dans la mesure du possible, d'aider les missions en leur fournissant médicaments, publications médicales, instruments chirurgicaux, etc.

Dans le but d'instruire ses membres dans le domaine de la médecine étrangère et aussi pour faire connaître les grands mouvements du même genre dans le monde, "Via Medicina" invite à ses réunions régulières des conférenciers choisis parmi le monde missionnaire religieux ou laïc.

En préparation des activités de cette année, il y aura souper à la Cafétéria des profs, vendredi, le 29 octobre, à 5 heures 30. Tous ceux qu'un tel mouvement intéresse seront les bienvenus.

et reculent les fleuves naguère majestueux des chevelures.

Les vieillards sont les plus frappés mais on a vu de très jeunes personnes souffrir d'alopecie. Cette maladie semble aussi devoir s'attaquer exclusivement au sexe masculin (1) et chez ceux-ci elle limite son oeuvre à la calotte crânienne. Jamais on a vu de cas d'alopecie faciale.

Nous nous devons cependant de reconnaître que l'alopecie est une affection noble. Ce n'est pas qu'en soi elle présente quelque noblesse; certains pourront dire que le cerveau d'un alopetique est plus près de l'extérieur, qu'il doit plus facilement servir aux problèmes du dehors. De fait l'alopecie étant le plus souvent l'apanage des sénateurs, des juges, et de ceux qui ont ou doivent avoir pour fonction essentielle la pensée, le monde l'a liée à l'idée d'autorité; frappant la plupart des vieillards, le monde l'a liée à l'idée de respect. C'est pourquoi certains recherchent l'alopecie et même s'en forment une artificielle. La tonsure en est un exemple.

La qualité essentielle à l'alopecie est la résignation s'il ne possède déjà une charge justifiant sa maladie par le caractère digne qu'elle lui confère. La médecine malgré les nombreux autres problèmes qui l'occupent n'oublie pas celui de l'alopecie dite galopante (les cheveux du malade, en effet, sautent). L'homme de l'art se penchera sur votre alopecie, juges, sénateurs, philosophes et vous tous penseurs; il sait que c'est un problème au premier chef.

Docteur POUF

(1) Des praticiens ont affirmé cependant que plusieurs femmes à barbe ont souffert d'alopecie galopante.

C... de C...

Monsieur le Directeur,

J'ai appris ce matin que l'on organisait dans nos murs un Conseil de l'Ordre des Chevaliers de Colomb, conseil qui—dit-on—se nommera conseil de l'Université de Montréal.

Cette nouvelle m'a un peu estomacée.

Pour vous parler franchement, je ne vois pas très bien en quoi une telle organisation puisse être profitable en milieu universitaire.

Nous avons ici à l'Université toute une série d'organismes divers ayant pour but primordial d'aider les étudiants durant leurs études universitaires.

Or—leurs dirigeants vous le disent—ces groupements qui nous touchent directement semblent avoir grand besoin d'aide. Les étudiants en général s'occupent apparemment très peu de l'organisation de leur vie étudiante. Ce qui veut dire que les associations carabines ont besoin de toute la collaboration possible.

Ce Conseil des Chevaliers de Colomb va encore drainer des énergies qui nous sont précieuses. Ceux qui vont s'en occuper—je le sais par expérience, ayant plusieurs amis chargés de hautes fonctions au sein de cette société secrète irlandaise—auront à y consacrer un temps considérable, temps qui pourrait servir aux choses pure-

ment universitaires et ainsi profiter à la collectivité étudiante.

Et s'il n'y avait que cela.

Je me rappelle que vous-même, l'an dernier, Monsieur le Directeur, vous condamnâtes de façon splendide dans un éditorial l'intrusion dans nos murs de mouvements de jeunesse politique. Un de vos arguments était que ces mouvements étaient dirigés par des gens étrangers au milieu étudiant et que vous craigniez, avec raison d'ailleurs, que par ces organisations, une autorité non étudiante exerce son influence sur l'AGEUM.

La même chose se présente actuellement avec les C. de C.

Les membres universitaires ou autres doivent obéir à des consignes qui viennent de l'extérieur. L'indépendance de l'AGEUM sera en danger si les Chevaliers de Colomb deviennent forts. Cet ordre finira par s'emparer de tout, faisant exactement le même travail que les jeunesse politiques.

Nous avons une organisation forte et efficace, il faut qu'elle reste libre de toute entrave. Il y a—je le sais—plusieurs membres de l'AGEUM qui sont Chevaliers de Colomb ou qui vont le devenir. Quoiqu'il en soit, je demande à nos chefs de réagir contre la formation de ce conseil pour les raisons exposées plus haut.

Paul HURTEAU

CINÉ-CLUB

Les étudiants intéressés au ciné-club feraient bien de se hâter de prendre leur abonnement, car il ne comprendra que deux cents membres.

Le ciné-club présentera au cours de l'année dix grands films, dont les quatre premiers sont les suivants: le 4 novembre, "Un carnet de bal" de Julien Duvivier, qui sera étudié au point de vue interprétation par le Père Legault des Compagnons; le 18 novembre, "Les Maudits" de René Clément, qui sera étudié au point de vue montage par un technicien de l'O.N.F.; le 2 décembre, Gérard Philipe montrera la portée humaine de "La grande illusion" de Jean Renoir; le 9 décembre, "Brief Encounter" de Noel Coward, vu sous l'aspect moral.

Le prix de l'ABONNEMENT est de \$3.50.

Si le membre désire payer en 2 versements, le prix de l'abonnement sera de \$4.00.

On peut s'inscrire à l'AGEUM.

Qu'on se le dise!

J. G.

CONSCIENCE (CHARGÉE)

Nous avions enfin trouvé dans la nuit une rue qui nous appartenait. Une rue écorchée de vie humaine et triomphante de ferraille et de mécanique. Une pluie de glace noyait cet enfer où se perdait le ridicule des amours fausses et sérieuses.

Toute la soirée nous l'avions passée, avachis dans des restaurants, à fumer d'innombrables cigarettes, à gueuler comme des idiots, à rire interminablement, pour oublier le malaise que nous apportait l'évidente absurdité du monde. Je venais de quitter mes autres amis, avec ce compagnon nouveau, presque inconnu. Nous marchions rapidement, les mains glacées enfouies dans nos poches, les yeux fixés sur les flaques d'eau noires et attirantes. J'avais encore la tête lourde des cris, du jazz hallucinant, de la fumée dans lesquels j'avais été plongée durant des heures. L'immense fatigue qui se répandait dans tous nos membres, nous écrasait délicieusement, à la façon de la fièvre. Nous n'avions pourtant aucun désir de rentrer, puisque l'aube froide et brumeuse allait descendre. A mesure que nous avançons, la lucidité nous quittait, chassée par l'épuisement. Nous devenions de plus en plus conscients de notre existence subjective; non pas de l'existence du monde extérieur, puisque de moins en moins nous pouvions le percevoir, mais de la sensation réelle et profonde de notre Moi. Les objets extérieurs tombaient dans le vague, puis disparaissaient. C'est alors que le Moi prenait des proportions gigantesques, s'emparait de tout ce que nous pouvions avoir de conscience et de vie, devenait la seule et ineffable réalité.

Nous avons longtemps marché dans cette rue boueuse, qui était devenue nous-mêmes, au point que c'eût été une chose naturelle de s'y étendre, et d'y demeurer, les lèvres collées au sol.

Quand le jour se leva, notre existence était arrivée à ce degré d'intensité qui est un débordement de l'être. A ce moment, nous nous sommes vus, par un long regard froid et profond, qui dépassait de beaucoup le corps, qui pénétrait jusqu'à la vie dans sa plus grande simplicité. Ces instants d'extase vont beaucoup plus loin que la "fièvre" dans l'instant. Ce sont des instants d'une intensité éternelle, parce qu'ils laissent dans l'être la trace inaltérable de la connaissance de soi.

Le froid commençait à nous transpercer complètement. Mon compagnon m'entraîna de nouveau dans un restaurant. Et ce fut en même temps que le lever du soleil, le petit déjeuner, la même vie qui recommençait. Le café était admirable et nous étions heureux. Bientôt des travailleurs vinrent s'attabler près de nous. Leur journée débutait: ils parlaient des machines qu'ils allaient bientôt rejoindre. Nous les écoutions avec intérêt, puisqu'existentiellement, toute chose a une valeur subjective. SON acte de tourner une roue valait autant que le MIEN de travailler intellectuellement. Il s'agissait de "devenir" ouvrier quelques instants.

Exposition

GABRIEL FILION expose jusqu'au trente de ce mois, à la librairie Tranquille, rue Sainte-Catherine ouest, tout près de Saint-Laurent.

Puis il fallut partir. Et je laissai celui qui était devenu un ami, étant une autre liberté en contact avec la mienne. Nous étions deux êtres existants et libres. C'est à cette seule condition que l'amitié est possible.

Je me dépêchai d'aller dormir.

Au réveil, ce fut de nouveau le monde absurde, mais avec MON existence, plus forte que lui, pour le dominer.

Adèle LAUZON

Calendrier paroissial

Mercredi 27: Dîner du Presbytère, midi Cafétéria. Equipe des Recherches Sociales, 6 h., Cafétéria. Prof. Sh. 30. Conférence Laennec, hôp. St-Luc (Dr Milliez).
Jeudi 28: Club des Relations Internationales, 6 h.
Vendredi 29: Super des anciens des Trois-Rivières, 6 h. Cafétéria. Prof. 8.30. Théâtre Bleu et Or: La jeune fille Violaine.
Dimanche 30 et Lundi 1er Nov. Toussaint: Messes universitaires, Brébeuf, 10.30 et 11.30.

Notre discothèque

La discothèque sera désormais ouverte du lundi au vendredi de 12 h. 30 à 2 h.

Programme du 25 au 29 octobre:

Lundi: 5e Symphonie de Shostakovitch.
Mardi: Symphonie en ré mineur, César Franck.
Mercredi: 3e Symphonie, Beethoven.
Jeudi: Concerto en fa, Gershwin.
Vendredi: Trio No 1, Schubert.

LE QUARTIER LATIN

journal bi-hebdomadaire de l'Association générale des Etudiants de l'Université de Montréal
Membre de la C.U.P.
Abonnement pour l'année universitaire 40 numéros — \$3.00
2900, boulevard du Mont-Royal
Montréal
Local D-219a — AT. 9616
DIRECTION
Directeur: Pierre LEFEBVRE
Directeur-adjoint: Pierre TANGUAY
RÉDACTION
Rédacteur en chef: Noël PÉRUSSE
Secrétaires à la rédaction: Jacques GIRALDEAU
Maurice BLAIN, Régine NANTÉL

NOUVELLES

François LÉGER

SPORT

Yves MARCOTTE

Raphaël ESPOSITO

PHOTOGRAPHIE

Pierre MERCIER-GOIN

Imprimé par

LA PATRIE

180 est, rue Ste-Catherine — Montréal
Autorisé comme envoi de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa



TOURNOI DE TENNIS INTERUNIVERSITAIRE

Les 18, 19 et 20 octobre derniers, avaient lieu sur les terrains du McGill les tournois inter-universitaires de tennis. Quatre universités y étaient représentées, soient: McGill, Toronto, Queens et l'Université de Montréal.

Nos représentants ont très bien figuré, bien qu'ils se soient classés troisièmes. Jouant sur des terrains humides et ayant à faire face à des adversaires dont le nom n'est plus à faire ils ont démontré qu'ils étaient capables de tenir tête à des équipes de fort calibre, notamment McGill.

Il faut souligner la brillante tenue d'André Panneton de Médecine, qui eut à faire face à de très bons joueurs tels que Mass et Anderson, et n'abandonna jamais la partie sans leur causer quelque peur. Deux autres joueurs, Roger Blanchard de Médecine et Roger Labrie de Chirurgie Dentaire ont impressionné, tandis que J. P. Faguy de Polytechnique et Eudore Lefebvre de Droit ont un peu désapointé.

Voici les résultats des parties jouées contre les autres universités:



De gauche à droite: Laroche, Panneton, Labrie, Lefebvre, Blanchard, Faguy.

Contre McGill:

Simples:

Cain (McGill) défait Labrie (U. de M.), 6-0, 6-2;

Duford (McGill) défait Faguy (U. de M.), 6-2, 6-3;

Quain (McGill) défait Blanchard (U. de M.), 6-2, 7-5;

Mass (McGill) défait Panneton (U. de M.), 6-2, 6-4.

Marien (McGill) défait Lefebvre (U. de M.), 6-2, 6-0.

Doubles:

Quain-Duford défont Panneton-Faguy, 6-4, 3-6, 6-2.

Marien-Cain défont Lefebvre-Labrie, 8-6, 0-6, 6-2.

Contre Toronto:

Simples:

Blanchard (U. de M.) défait Languid (T), 6-2, 6-8, 6-1.

Anderson (T) défait Panneton (U), 6-3, 7-5.

Turner (T) défait Faguy (U), 6-2, 6-1.

Dawes (T) défait Lefebvre (U), 2-6, 6-3, 7-5.

Howard (T) défait Labrie (U), 10-8, 2-6, 6-4.

Doubles:

Anderson-Turner défont Panneton-Faguy, 6-2, 6-3.

Languid-Dawes défont Lefebvre-Labrie, 6-2, 6-1.

Contre Queens:

Simples:

Panneton (U) défait Cooper (Q), 6-0, 6-0.

Faguy (U) défait Scheult (Q), 8-6, 7-5.

Blanchard (U) défait Gibbons (Q), 6-4, 8-6.

Labrie (U) défait Wagar (Q), 6-2, 7-5.

Lavigne (Q) défait Lefebvre (U), 6-1, 4-6, 7-5.

Doubles:

Panneton-Faguy défont Gibbons-Scheult, 7-5, 6-4.

Lefebvre-Labrie défont Cooper McBride, 6-4, 6-0.

Classement final des équipes:

	J.	G.	P.	Pts
McGill	21	19	2	19
Toronto	21	15	6	15
U. de M.	21	7	14	7
Queens	21	1	20	1

Nous avons eu 7 points cette année! Nous en aurons le double l'an prochain!

Ne risquez pas la siccité capillaire*

Ayez des cheveux toujours impeccables

Le tonique pour les cheveux "Vaseline" contribue puissamment à l'hygiène du cuir chevelu. Suppléant à l'insuffisance des huiles naturelles... ayez des cheveux sains, souples, lustrés, toujours bien peignés. C'est la préparation capillaire la plus populaire dans le monde entier.

TONIQUE pour les CHEVEUX Vaseline

SYMPTÔMES: démangeaisons; pellicules; cheveux secs, cassants, se déracinant facilement. La siccité capillaire peut provoquer la calvitie.